

OPÉRA de SAINT-ÉTIENNE : nouvelle saison 2023 – 2024 : opéras, danse, concerts... les temps forts

Pour sa nouvelle saison 2023 – 2024, [l'Opéra de Saint-Étienne](#), -le Grand Théâtre Massenet (le « GTM » pour les habitués)-, promet une nouvelle aventure étoilée, un voyage jalonné de rvs incontournables, de quoi être ébloui, si vous vous laissez « émerveiller » :



... dans sa totalité, la saison comprend spectacles lyriques (5 productions alléchantes), concerts symphoniques (dont la création d'un Concerto de Benoît Menut – « Phénix » par Emmanuelle Bertrand, commande de l'Opéra, le 14 mai 2024), récitals de solistes (dont le récital de la pianiste Célia Oneto Bensaid, dédié à la disciple de Liszt, Marie Jaëll, le 19 mars 2024), et un **parcours danse particulièrement riche**

également en 7 étapes (Mythologies / Ballet Preljocaj dès ce ven 20 octobre 2023); Underdogs / Cie par Terre ; Aquarela do Brasil / Sao Paulo Dance Company ; El Salto / Compañia Jesús Carmona ; Toulouse Lautrec / Ballet du Capitole de Toulouse lequel fait son apparition à Saint-Étienne ainsi, dans un spectacle entre « sublime et sordide » le 14 février 2024 ; Les Saisons, nouveau ballet de la CNN Malandain Ballet

Biarritz le 29 mars 2024 ; enfin Zéphyr / Cie Kafig).

Éric Blanc de la Naulte, directeur générale et artistique souligne la justesse des mots de Sophocle, « père de la tragédie et donc grand-père de l'opéra », à propos de l'homme : « *Il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est pas de plus grande que l'homme* » et d'ajouter pour modérer toute naïveté : « *il peut prendre ensuite la route du mal comme celle du bien* ». L'opéra offre une brillante illustration de la contradiction humaine... » *cette opposition entre les deux pôles du « merveilleux » ; (Tous nos opéras) se nourrissent et trouvent leur force dans ces contrastes mêmes.* » Ainsi pas de vertiges oniriques sans morsures terrifiantes et tragiques.

En liaison avec la thématique, **le lyrique incarne cette saison encore, la vitalité de l'Opéra**

de Saint-Étienne dont la capacité va jusqu'à la conception et la réalisation des décors de plusieurs productions.

Au total ce sont 5 ouvrages à l'affiche qui fusionnent en un équilibre réussi « invitation au

voyage » (Paris et Notre-Dame, sans omettre les mansardes du Quartier Latin ; le Califat de Cordoue ... jusqu'à Ceylan et ses pêcheurs de perles) et répertoire français plus ou moins connu

: **La Esmeralda de Louis Bertin**, seule compositrice ayant bénéficié de l'aval (et de la participation étroite) de Victor Hugo pour porter à la scène Notre Dame de Paris (devenue ainsi La Esmeralda) ; **Les Pêcheurs de Perles de Bizet**, et **le Tribut de Zamora de Gounod**. Le GTM présente également 2 piliers du répertoire italien : **Il Trovatore de Verdi** et l'immanquable (autant qu'envoûtante), **Bohème de Puccini**, à l'honneur en 2024 pour son anniversaire (centenaire de sa mort en 1924).



A noter enfin, **les 2 ensembles en résidence** au cours de la

nouvelle saison 2023 – 2024 et qu'accueille le Grand Théâtre Massenet : l'EOC **Ensemble Orchestral Contemporain** (Bruno Mantovani, direction) qui présente ainsi deux programmes : « Richiamo » (le 30 nov 2023) et « 0 King » (30 mai 2024) ; et l'ensemble dirigé par le contre-ténor Emmanuel Bardou, **Cantocum Novum** pour deux programmes également : « Ararat – France-Arménie, un dialogue musical » (6 octobre) et « Hassan le voyageur » (les 7 et 8 Juin 2024).



OPÉRAS

**Les 5 productions lyriques incontournables
au Grand Théâtre Massenet / Opéra de Saint-Étienne**

:

Mardi 7, mercredi 8 novembre 2023

LA ESMERALDA

□ Louise Bertin

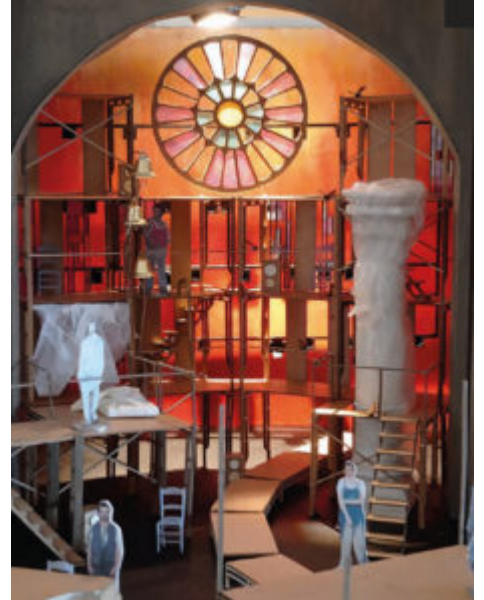
Mise en scène : Jeanne Desoubieux

Nouvelle production

LIRE notre présentation de l'opéra LA

ESMERALDA de Louise Bertin :

<https://www.classiquenews.com/opera-de-saint-etienne-louise-bertin-la-esmeralda-recreation-les-7-et-8-novembre-2023/>



Ven 17, dim 19, mar 21 novembre 2023

IL TROVATORE

Giuseppe Verdi

Mise en scène : Louis Désiré

LIRE notre présentaton de

l'opéra IL TROVATORE de Giuseppe

Verdi :

<https://www.classiquenews.com/saint-etienne-opera-verdi-il-trovatore-les-17-19-et-21-nov-2023/>



Ven 2, dim 4, mar 6 février 2024

LES PÊCHEURS DE PERLES

Georges Bizet

Mise en scène : Laurent Fréchuret

Nouvelle production

Ven 3 et dim 5 mai 2024

LE TRIBUT DE ZAMORA

□Charles Gounod

Mise en scène Gilles Rico

Nouvelle production

Ven 14, dim 16, mar 18 juin 2024

LA BOHÈME

Giacomo Puccini

Mise en scène : Éric Ruf

Nouvelle production

Notre sélection Danse à l'Opéra de Saint-Étienne

DANSE

Sam 2 décembre 2023

AQUARELA DO BRASIL

São Paulo Dance Company / Inês Bogéa

4 pièces envoûtantes portées par la sensualité brésilienne où triomphent les musiques de Antonio Carlos Jobim, MA Schedel, Tigana Santana et... Stravinsky.

Mer 14 février 2024

TOULOUSE LAUTREC

Ballet de l'Opéra national du Capitole de Toulouse /

Chorégraphie de Kader Belarbi

Biopic encanaillé entre absinthe et filles de joie, Toulouse-Lautrec ressuscite dans la Paris de la Belle Époque aux côtés de La Goulue, Suzanne Valadon ou encore Yvette Guilbert ...

Ven 29 mars 2024

LES SAISONS

CCN – Malandain Ballet Biarritz

Chorégraphie : Thierry Malandain

Création Novembre 2023, Festival de Danse de Cannes / Après Marie-Antoinette et Soirée Stravinski, Thierry Malandain interroge avec acuité et poésie les rapports de l'humanité

avec le vivant et la nature (Musique de Vivaldi et Giovanni Antonio Guido)

TOUTES LES INFOS et LA BILLETTERIE
sur le site de l'Opéra de Saint-Étienne :
<https://opera.saint-etienne.fr/otse/>

Opéra de Saint-Étienne
Jardin des Plantes
42 000 Saint-Étienne
<https://opera.saint-etienne.fr/otse/acces/>

Opéra de Saint-Étienne
Jardin des Plantes – BP 237 42013 Saint-Étienne cedex 2

Réservations
Lundi, mardi, jeudi et vendredi de 12h à 19h Mercredi de 11h à 19h
Tél. : 04 77 47 83 40

Laissez-vous émerveiller.

SAISON 2023 | 2024



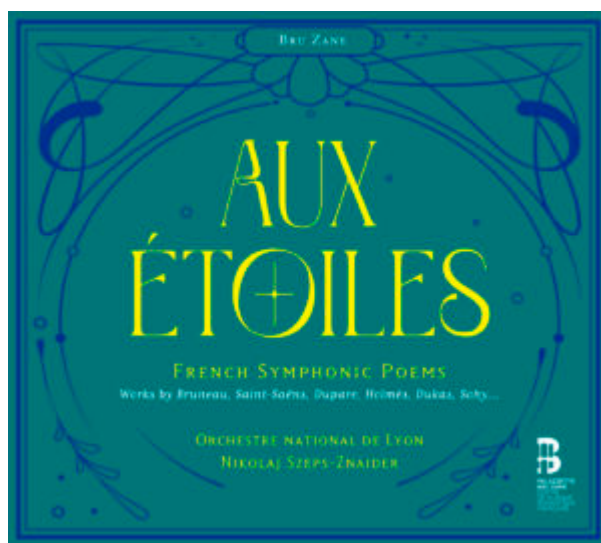
CD événement. « Aux étoiles » : Franck, Holmès, Bonis, Duparc, Chausson, Bruneau, Boulanger... Orchestre National de Lyon / Nikolaj Szeps-Znaider (2 CD Palazzetto Bru-Zane).

Le double coffret s'inscrit parmi les meilleures réalisations du Palazzetto Bru Zane, offrant , aux côtés de sa déjà somptueuse collection lyrique « Opéra français », une autre collection dédiée aux vertiges symphoniques – le coffret de cet automne 2023 répond à toutes les attentes en particulier sur le plan du

répertoire...

On y retrouve ce goût unique du défrichage ; plusieurs pièces méritaient en effet d'être exhumées, dont parmi nos préférées : « Ishtar » de **D'Indy**, ou « la nuit et l'amour » d'**Augusta Holmès**. La notice est bien fournie et permet de comprendre les enjeux esthétiques d'un corpus qui a l'intérêt de révéler l'éloquente diversité des tempéraments dans l'extrême fin du XIXème, ce post romantisme d'après le choc de 1870, – quand l'école française de musique tend à se relever, en particulier en jouant la concurrence des Germaniques, surtout de Wagner, omniprésent, légitimement incontournable ; d'ailleurs, il est fascinant de suivre ainsi les émules et disciples de Wagner dont le génie s'il s'est essentiellement manifesté à l'opéra, influence ici les symphonistes français les plus exigeants et audacieux, de Franck l'architecte de la forme... à Holmès, génie féminin d'une sensualité dramatique égale à Massenet, sans omettre... **Lili Boulanger** dont la sensibilité orchestrale égale celle de Debussy.

MOISSON DE RÉVÉLATIONS ÉTOILÉES... Les révélations sont nombreuses en rendent le programme captivant ; car il ne s'agit pas seulement de suivre l'inspiration hautement dramatique des Romantiques Français, le double cd permet de mesurer toutes ces infimes nuances dans l'écriture et la conception des œuvres, qui distinguent clairement les exécutions dramatiques strictement narratives et « spectaculaires » de celles plus abstraites et poétiques, capables d'interroger le sens même et



la nature de la texture orchestrale.

Dans ce sens, les œuvres de **Mel Bonis**, **Chausson** ou **Duparc** (qui donne son titre « Aux étoiles » en affirmant son ambition poétique extatique, d'une volupté indiscutable), ou Joncières (le plus wagnérien de tous, assurément), sans omettre **La procession nocturne de Rabaud** ni la transe sensuelle voire straussienne de l'épatante **Charlotte Sohy**, élève de D'Indy (Danse mystique de 1922) dont l'œuvre s'inscrit d'emblée dans le plein XXème (décédée en 1955). La direction détaillée, lyrique, très équilibrée du violoniste et chef **Nikolaj Szeps-Znaider** se révèle plus qu'efficace : structurée et charpentée, sensuelle et claire ; d'une narrativité analytique, d'une sonorité ronde et transparente qui porte à l'extase onirique. De quoi réussir bon nombre de poèmes symphoniques ainsi réunis, dont l'intensité dramatique transporte et captive ; autant de qualités indiscutables qui transparaît dans la formidable conclusion – écho fraternel au *Chasseur maudit* de Franck (1883) : *La procession nocturne* du jeune **Henri Rabaud**, (inspiré par la sensibilité solitaire, contemplative, éperdue du Faust de Lenau), borne à l'extrémité du XIXème siècle (1899), dont les vagues souterraines ne sont pas sans répondre à la puissance onirique et sombre de l'immense Franck, 16 années auparavant, et qui ouvrait ce splendide cycle symphonique, lui aussi dans une maîtrise de la forme, absolue... absolument captivante.



CD, critique. « AUX ÉTOILES » / Poèmes symphoniques de Mel BONIS, Lili BOULANGER, Alfred BRUNEAU, Emmanuel CHABRIER, Ernest CHAUSSON, Paul DUKAS, Henri DUPARC, César FRANCK, Ernest GUIRAUD, Augusta HOLMÈS, Vincent D'INDY, Victorin JONCIÈRES, Henri RABAUD, Camille SAINT-SAËNS, Charlotte SOHY – ORCHESTRE NATIONAL DE LYON / Nikolaj Szeps-Znaider, direction (2 CD – Enregistrement réalisé du 3 au 7 mai

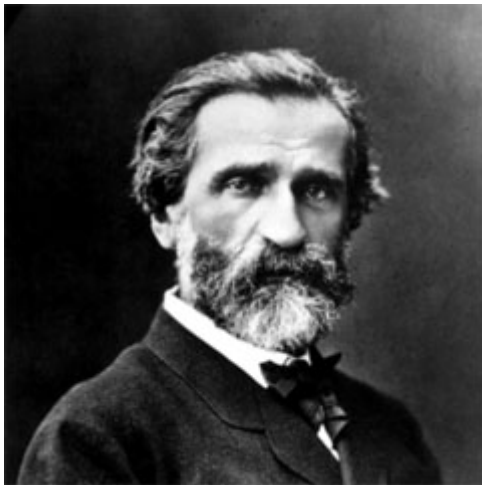
2021 et du 6 au 9 septembre 2022 à l'Auditorium de Lyon (France) / Parution : le 20 oct 2023)

Plus d'infos sur le site de l'éditeur Palazzetto Bru-Zane : <https://bru-zane.com/fr/pubblicazione/aux-etoiles/>)

**SAINT-ÉTIENNE, Opéra. VERDI :
Il Trovatore, les 17, 19 et
21 nov 2023**

Le Grand-Théâtre Massenet de Saint-Étienne – après [« La Esmeralda » de](#)

Louise Bertin et Victor Hugo – affiche une nouvelle production du Trouvère de Verdi pour 3 représentations : les 17, 19, 21 nov 2023.



Le texte original du dramaturge espagnol Antonio García Gutiérrez (disciple de Victor Hugo) offre à **Verdi** (portrait ci-contre), une intrigue riche en rebondissement que la musique du compositeur exalte voire sublime en séquences hautement dramatiques. Verdi y atteint une maturité lyrique époustouflante ainsi en 1853 : Il Trovatore constituant le cœur de la trilogie incomparable dont les autres volets sont Rigoletto (d'après Hugo) et La Traviata (d'après Dumas fils). « Des frères rivaux qui s'ignorent (Manrico, ténor opposé au Conte de Luna, baryton), une dame à conquérir (Leonora, soprano), une fille vengeant sa mère (Azucena, contralto) : bienvenue dans l'intrigue médiévale, espagnole » d'une pièce au quatuor vocal saisissant. La prodigieuse action réalise un labyrinthe émotionnel où l'amour vaillant de Leonora et Manrico affronte la jalousie dévorante de Luna, la manipulation fantastique voire effrayante d'Azucena. Verdi y multiple les effets scéniques et vocaux les plus divers dans un festival d'airs et d'ensemble parmi les plus spectaculaires de l'opéra.

Déjà salué à Saint-Étienne dans Tosca de Puccini, Don Quichotte de Massenet et Lohengrin de Wagner, le metteur en scène **Louis Désiré** assure la réalisation scénique et visuelle de cette nouvelle production verdienne.

VERDI : Il Trovatore

Saint-Etienne, Grand Théâtre Massenet (GTM)

ven. 17 novembre 23, 20h

dim. 19 novembre 23, 15h

mar. 21 novembre 23, 20h

Durée : 2h50 environ, entracte compris

RÉSERVEZ ici vos places **directement** sur le site de l'Opéra de
Saint-Etienne :

<https://opera.saint-etienne.fr/otse/saison-23-24/spectacles//type-lyrique/il-trovatore/s-756/>



Opéra en 4 actes – Livret de Salvatore Cammarano et Leone Emanuele Bardare Création le 19 janvier 1853 au Teatro Apollo de Rome

1h AVANT chaque représentation / Propos d'avant-spectacle

Par Cédric Garde, professeur agrégé de musique

Gratuit sur présentation du billet du jour.

Direction musicale : **Giuseppe Grazioli**

Mise en scène : **Louis Désiré**

Leonora : **Angélique Boudeville**

Manrico : Antonio Corianò

Le Comte de Luna : Valdis Jansons

Azucena : Kamelia Kader

Ines : Amandine Ammirati

Ferrando : Patrick Bolleire

Ruiz : Marc Larcher

Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire

Chœur Lyrique Saint-Étienne Loire

(direction : Laurent Touche)

Nouvelle coproduction

Opéra de Saint-Étienne, Opéra de Marseille

Décors et costumes réalisés par les ateliers de l'Opéra de Saint-Étienne

Opéra de Saint-Étienne

Jardin des Plantes – BP 237 42013 Saint-Étienne cedex 2

Réservations

Lundi, mardi, jeudi et vendredi de 12h à 19h

Mercredi de 11h à 19h

Tél. : 04 77 47 83 40

TOUTES LES INFOS sur le site de **OPERA.SAINT-ETIENNE.FR**

<https://opera.saint-etienne.fr/otse/>

Approfondir

Créé à Rome en 1853, puis à Paris en 1857, Le Trouvère de Verdi (Il trovatore) est l'une des partitions les plus spectaculaires du compositeur italien. Le librettiste Cammarano s'inspire d'El Truvador de Gutiérrez (1836) : il renforce les contrastes et les oppositions entre les personnages: la rivalité de Luna et de Manrico dans le coeur de Leonora laquelle ne cache pas son inclination pour le second, jeune Trouvère, tendre et ardent; mais tous trois sont en vérité les marionnettes d'une vengeance celle d'Azucena dont la propre mère et son fils ont péri dans les flammes à cause des Luna. Au terme de tableaux magnifiquement brossés où les âmes s'enflamment et se consomment jusqu'à la mort (ni Leonora ni Manrico n'échapperont à l'inflexible destin)...

Eloquente réussite de Verdi à Paris: après avoir donné son Trovatore version italienne au Théâtre Italien en décembre 1854, Verdi se voit sollicité pour en réaliser une adaptation pour la scène de l'Opéra de Paris: Le Trouvère version française est créé en janvier 1857. Entre temps, l'opéra originel s'est affublé au III, d'un ballet obligé pour la grande boutique. Si la partition française connut un immense succès à sa création, c'est surtout la version italienne qui est aujourd'hui reprise. La partition démontre la maturité du dramaturge lyrique qui ici porte à un point d'aboutissement remarquable ses avancées théâtrales, déjà sensiblement convaincantes dans les opéras précédents: Il Corsaro (1848),

surtout Luisa Miller (1849, d'après Schiller)... En reprenant pour la scène de l'Opéra de Paris sont Trouvère, Verdi a encore produit de nouveaux chefs d'oeuvres et non des moindres: La Traviata (1853), Les Vêpres Siciliennes et Simon Boccanegra I (1855)...

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 1er octobre 2023. MAHLER / TCHAIKOVSKY. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Matthias Goerne (baryton), Nathalie Stutzmann (direction).

Tout juste une semaine après [une fabuleuse exécution de la monumentale Deuxième Symphonie de Mahler](#) (dirigée par Kazuki Yamada), l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** brille à nouveau de 1000 feux, mais sous la battue de **Nathalie Stutzmann** cette fois. En quelques années, la célèbre contralto

française est devenue l'une des baguettes les plus recherchées au monde, tant dans le domaine lyrique (elle vient de diriger au prestigieux Festival de Bayreuth cet été !) que symphonique (elle est directrice musicale des deux grandes formations américaines que sont les Orchestres Symphoniques de Philadelphie et d'Atlanta !). Elle est accompagnée ce soir par le non moins célèbre baryton allemand **Matthias Goerne**, à qui sont dévolus – en première partie de concert – quelques-uns des plus beaux *Lieder* du vaste cycle que constitue "*Des Knaben Wunderhorn*" ("*Le Cor merveilleux de l'enfant*") de **Gustav Mahler**.



Manifestement inspirés par l'ouvrage mahlérien, chanteur et chef de file distillent une atmosphère dépouillée mais ample, façonnent un climat délicat, évocateur et affirmé à la fois, élaborent de formidables ombres et saveurs toutes mahlériennes, entretiennent avec ferveur et précision tant de sentiments et situations abordées avec douceur ou fermeté par les textes eux-mêmes – ainsi que par un **Matthias Goerne** en

état de grâce. A la fois héroïque, lyrique ou fantasque, le baryton s'adapte avec ductilité aux changements imposés par chacun des textes retenus, tandis que l'OPMC s'impose en brodant sa splendide partie orchestrale, totalement indispensable à l'établissement de la magie Mahler. Du monde de la frivolité à celui de la mort, de la comptine à la légende, du drame au comique, tant le soliste que la cheffe suggèrent à merveille chaque situation avec un profond dépouillement et un tempérament mémorable. Le public monégasque fait un triomphe légitime à ces deux immenses artistes.

En seconde partie de concert, place à la finalement assez rare *Quatrième Symphonie* de **Piotr Illitch Tchaïkovsky**, généralement délaissée au profit des plus célèbres "*Pathétique*" ou *5ème*. Irréprochable de bout en bout, la phalange monégasque est un allié de choix dans cette interprétation éminemment romantique et lyrique, sous la battue de **Nathalie Stutzmann**, qui préfère l'hédonisme à l'âpreté de certaines lectures (notamment slaves). Ouvert par la fanfare de cuivres, on apprécie, dans l'*Andante sostenuto* initial, le lyrisme et le *legato* des cordes tandis que les cuivres entretiennent un sentiment d'urgence, de péril et d'accablement. La cheffe utilise les masses orchestrales pour appuyer le climat de menace sourde, sans sacrifier la clarté du discours, ni l'équilibre entre les pupitres. L'*Andantino* apporte un moment plus apaisé et insouciant, riche en nuances et variations rythmiques, sur un *tempo* assez lent où se distinguent plus particulièrement hautbois et bassons. Célèbre et très attendu, le *Scherzo* affiche une belle dynamique, particulièrement jouissive, entretenue par des *pizzicati* possédant tout le tranchant ici requis, faisant contraste avec les stridences des bois. Le *Finale*, très théâtral, parvient avec beaucoup d'à-propos à entretenir un climat d'inquiétude – avant la cavalcade finale, ardente et enflammée, ponctuée par les sonneries du destin...

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 1er octobre 2023. MAHLER : *Des Knaben Wunderhorn*. TCHAIKOVSKY : *Quatrième Symphonie*. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Matthias Goerne (baryton), Nathalie Stutzmann (direction). Photos © Jean-Louis Neveu & Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Nathalie Stutzmann dirige la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkovsky (Bucarest, 2018).

CRITIQUE, concert. BRAGANCE, Théâtre municipal, le 29 septembre 2023. MOZART / BEETHOVEN. Orchestre Symphonique de la Principauté des Asturies, Esther Hoppe (violon), Nuno Coelho (direction).

[La troisième édition](#) du *Festival international de musique "Bragança ClassicFest"* a débuté le 29 septembre (et se poursuit jusqu'au 7 octobre), dans la ville d'art et

d'histoire de Bragança, cité patrimoniale exceptionnelle dans le nord-est du Portugal, tout proche de la frontière espagnole. Sous la direction artistique **Filipe Pinto-Ribeiro**, le pianiste portugais a toujours autant à cœur d'associer de superbes lieux historiques à des programmes musicaux de haute qualité. De grands solistes et ensembles instrumentaux vont ainsi s'y succéder (soulignant l'ampleur internationale de l'événement) – comme le violoncelliste **Christian Poltera**, la soprano **Julia Muzychenko**, la violoniste **Esther Hoppe** ou encore **l'Orchestre symphonique de la Principauté des Asturies**.



Et ce sont ces deux derniers artiste et ensemble qui étaient réunis pour le **Concert d'Ouverture**, en ce vendredi 29 septembre, qui s'est déroulé dans le flambant neuf et superbe **Théâtre municipal** dont la ville s'est dotée à deux pas de son vieux cœur historique. Et ce fut une belle rencontre entre la violoniste suisse, qui a remporté nombre de prestigieux

concours internationaux et qui joue sur un Stradivarius de 1722, et la formation orchestrale espagnole, basée à Oviedo, et ici dirigée par son directeur musical, le chef portugais **Nuno Coelho**.

La soirée débute avec une exécution du *Concerto pour violon N°3* de **W. A. Mozart**, que la jeune violoniste interprète avec élégance et classicisme, sans jamais forcer le trait ni brutaliser le phrasé. La sonorité est chaude et sensuelle, et le léger *vibrato* très expressif. Le premier mouvement sonne avec beaucoup de naturel et d'évidence, avec une cadence très intense, et l'*Adagio* se montre aussi chantant que poétique. Quant au *Rondo* final, irréprochable techniquement et stylistiquement, il enthousiasme surtout pour la spontanéité et la véhémence qu'**Esther Hoppe** y introduit.

Puis la célébrissime et très attendue *Symphonie n° 5* de **Ludwig van Beethoven** occupe à elle seule la seconde partie. S'ouvrant sur le thème du Destin, omniprésent, rudement décliné sans rallentando, l'*Allegro con brio* impressionne par son énergie canalisée dans une belle progression contrastée, suivant un phrasé tranchant, tout en relief, aux accents haletants, aux attaques âpres et décisives où se singularisent cors, hautbois, cordes – et tout particulièrement d'excellentes contrebasses ! Dans l'*Andante*, cette ardente lecture de la part du jeune et talentueux chef lusitanien **Nuno Coelho** ne faiblit pas, grâce notamment à de sublimes cordes graves (altos, violoncelles, contrebasses) et de beaux contre-chants de la part de la petite harmonie. L'*Allegro* suivant, suspendu pendant un temps par une attente interrogative bien agencée, laisse bientôt éclater son énergie dans un grand *crescendo* superbement maîtrisé annonçant l'*Allegro final*, vainqueur, débordant de lumière (les cuivres...) – et que certains ont voulu rapprocher du final de *Fidelio* qui lui est contemporain, issu il est vrai de la même veine héroïque.

C'est un torrent d'applaudissements qui s'abat sur la phalange asturienne, amplement mérité, de la part d'un public

totallement conquis et qui se lève comme d'un seul homme dès les dernières mesures. Et devant tant d'enthousiasme, la phalange espagnole s'est pliée volontiers au jeu du bis en lui offrant une *Danza ritual del fuego* de **Manuel De Falla** tout simplement diabolique !

Et, nous n'en doutons pas, le même succès devrait couronner les deux derniers concerts de la manifestation musicale portugaise, les 6 & 7 octobre, avec la venue de l'excellente soprano russe **Julia Muzychenko** pour un récital lyrique (le 6), puis le lendemain une exécution du fameux *Carnaval des animaux* de **Camille Saint-Saëns**, avec une pléthore de magnifiques solistes (**Filipe Pinto-Ribeiro** au piano, **Pascal Moraguès** à la clarinette, **Amia Janicki** au violon...).

CRITIQUE, concert. BRAGANCE, Théâtre municipal, le 29 septembre 2023. MOZART / BEETHOVEN. Orchestre Symphonique de la Principauté des Asturies, Esther Hoppe (violon), Nuno Coelho (direction). Photos © Rita Carmo.

VIDEO : L'Orchestre symphonique de la Principauté des Asturies interprète la *7ème Symphonie* de Ludwig van Beethoven

TOULOUSE, Théâtre du

Capitole. Ballet : La Sylphide (version 1836), du 20 au 29 octobre 20023

La Sylphide d'Auguste Bournonville (1836) est le premier Ballet de la saison 2023 – 2024 de l'Opéra national du Capitole.

Créé pour la ballerine d'origine suédoise, Marie Taglioni (1804-1884), à Paris en 1832, l'oeuvre est le premier ballet romantique de l'histoire de la danse...



Il cristallise les fantasmes masculins de la société de la Monarchie de Juillet. Dans une Ecosse de pacotille, James bien que fiancé, reste le sujet d'une obsession nocturne. Créature féerique et surnaturelle, une Sylphide lui est apparue en songe. Le jeune homme est habité par cette apparition qui l'entraîne jusque dans la forêt. Il perdra l'amour de sa fiancée. L'amour inaccessible et la solitude de l'amant, la possession dont il est la victime, ses visions vécues comme des idées fixes appartiennent au vocabulaire romantique, et rappelle d'ailleurs les mêmes tourments de Berlioz, auteur de la Symphonie fantastique contemporaine (1830).

Le sujet assez faible sur le plan scénographique, offre un prétexte pour traiter sur un mode poétique (les apparitions des sylphides volant dans les airs) et aussi fantastique (le personnage de la sorcière rehausse l'évocation romanesque), le thème d'un amour impossible.

Parmi les tableaux forts du ballet se distinguent entre autres : celui lorsque James et sa fiancée, Effie, sont rejoints par la Sylphide, en un trio aérien ; ou plus tard, quand James et la Sylphide se retrouvent seuls, jusqu'à l'apothéose finale de l'héroïne... À ce titre, le ballet dans sa version classique met surtout en avant la virtuosité de la première ballerine, créature irréelle qui appartient au monde imaginaire.

La version que propose le théâtre national du Capitole de Toulouse, postérieure de quatre ans à l'originale de Filippo Taglioni (1832) est plus resserrée dramatiquement, équilibrant ce qui relève de la danse masculine et féminine.

L'intrigue, quant à elle, reste la même : un Écossais, James, s'éprend d'une sylphide et se détache, peu à peu, de son amour pour Effie, une jeune paysanne qu'il doit tantôt épouser. Mettant tout en œuvre pour s'approprier la fille de l'air, il obtient de la sorcière Madge, une écharpe enchantée qui s'avère être empoisonnée. James aura alors tout perdu : la sylphide mourra ; quant à Effie, elle épousera un autre

villageois, Gurn. Seuls restent à James le souvenir et la nostalgie, cette « nostalgie qui est l'essentiel du romantisme » comme disait Hoffmann.

La Sylphide,
ballet de Herman Severin Løvenskiold / Auguste Bournonville
Du 20 au 29 oct 2023
Théâtre du capitole
Durée : 1h30

**Réserver vos places directement sur le site du théâtre
national du Capitole de Toulouse :**
<https://opera.toulouse.fr/agenda/ballets/la-sylphide-7337632/>

La Sylphide, Opéra national de Bordeaux © Julien Benhamou

Ballet : La Sylphide

Ballet en 2 actes de Philippe Taglioni, créé le 12 mars 1832 à
l'Académie Royale de Musique et de Danse de Paris.

Version d'Auguste Bournonville créée le 28 novembre 1836 au
Théâtre Royal de Copenhague. Argument d'Auguste Bournonville
d'après le livret initial d'Adolphe Nourrit et le conte de
Charles Nodier, Trilby ou le Lutin d'Argail

Chorégraphie : Auguste Bournonville
Restitution de la chorégraphie : Dinna Bjørn
Musique : Herman Severin Løvenskiold

Décors et Costumes : Ramon Ivars

Vidéo et assistant à la scénographie : Santiago Traïd

Ballet de l'Opéra national du Capitole

Orchestre national du Capitole

Direction musicale : **Luciano Di Martino**

Production de l'Opéra national de Bordeaux



Marie Taglioni, une Sylphide légendaire...

Avant Giselle, autre pilier du répertoire classique (et romantique), La Sylphide de 1832 demeure le modèle des ballets « blancs », surnaturels et fantastiques, oniriques et... tragiques. La créatrice de ce rôle légendaire, Marie Taglioni inaugure et fixe un type de ballerine, désormais adulée, véritable icône esthétique de l'époque (la Monarchie de juillet) : elle utilise en particulier les pointes, le

vaporeux tutu blanc couvrant le genou (selon le dessin d'Eugene Lamy) afin d'incarner cette créature irréelle qui hante l'esprit de James. Le ballet prend naissance sur la scène lyrique : Adolphe Nourrit, ténor lui aussi légendaire pour Robert le diable (1831) et son fameux épisode dansé des nonnes ressuscitées (peintes par Degas) souffle l'idée d'un ballet fantastique à... Filippo Taglioni, père de Maria. C'est Filippo qui a l'idée d'inventer une créature surnaturelle et fascinante, mais féminine.

Tournée triomphale propre aux années 1830... Après la création parisienne de 1832, le ballet réalisé par Marie Taglioni est applaudi à Londres (Covent Garden, juillet 1832), Saint Pétersbourg (1837), toujours avec Maria Taglioni ; en Italie (Venice, La Fenice, 1837-1838), Turin (Théâtre Regio, 1839), Milan (La Scala, 1841), enfin Rome (Théâtre Apollo ...1846 où paraît toujours Maria Taglioni mais en fin de carrière). Par la suite, la version d'Auguste Bournonville, inspirée de l'interprétation de Maria Taglioni, s'imposa aussi au Théâtre Royal de Copenhague à partir de 1836. La Sylphide doit sa fascinante magie visuelle et poétique à sa maîtrise de la batterie : tous les pas où les pieds en agilité « battent » (entrechats, cabrioles,...) et suggèrent une figure évanescence, aérienne, comme une plume, en particulier quand la créature apparaît à James et jusqu'à son envol final.

OPÉRA DE MARSEILLE. VERDI : Attila / Csilla BOROSS, Ildebrando D'ARCANGELO, Juan Jesús RODRÍGUEZ (29 oct, 2 et 4 nov 2023)

Héroïque et sauvage, le 9ème opéra de Verdi affirme un talent rare sur la scène lyrique italienne. De fait, Attila, œuvre de jeunesse, annonce déjà le souffle et la perfection de Macbeth.

UNE BASSE ET UN BARYTON... Riche en scènes spectaculaires, en airs guerriers, en strettes patriotiques qui ont fait sensation à la création à Venise, l'opéra Attila doit une partie de sa popularité à l'écrasement final des Huns sous les boucliers romains. L'une de ses originalités (et non des moindres) : les deux protagonistes principaux sont une basse et un baryton. Leur affrontement a autant (sinon plus) fasciné le compositeur que l'idylle ténor-soprano. Succédant aux Christoff, Ghiaurov et autres Raimondi, Ildebrando d'Arcangelo et Juan Jesús Rodríguez vont emporter le public marseillais dans une version concertante, haute en couleurs vocales.

GIUSEPPE VERDI : Attila
Opéra en version de concert
Dimanche 29 octobre 2023 – 14h30
Jeudi 2 novembre 2023 – 20h
Samedi 4 novembre 2023 – 20h

Réservez vos places directement
sur le site de l'opéra de Marseille :
<https://opera.marseille.fr/programmation/opera/attila>

VERSION CONCERTANTE

Direction musicale : Paolo ARRIVABENI

Odabella : Csilla BOROSS

Attila : Ildebrando D'ARCANGELO

Ezio : Juan Jesús RODRÍGUEZ

Foresto : Antonio POLI

Le Pape Léon 1er : Louis MORVAN

Uldino : Arnaud ROSTIN-MAGNIN

Orchestre et Choeur de l'Opéra de Marseille

Opéra en 3 actes et 1 Prologue
Livret de Temistocle SOLERA, d'après la tragédie de Zacharias
WERNER : Attila, König der Hunnen ;
Création à Venise, le 17 mars 1846, au Teatro La Fenice /
dernière représentation à Marseille, le 4 avril 2010

UN OPÉRA PATRIOTIQUE

L'opéra de VERDI est créé à la Fenice de Venise le 17 mars 1846. On sait combien le librettiste de départ Solera, qui

pourtant dut partir avant de livrer la fin de l'intrigue, se brouilla avec Verdi : celui ci commanda à Piave, un nouveau final, non pas un chœur comme le voulut Solera, mais un ensemble (et quel ensemble! : un modèle du genre). Du nerf, du sang, du crime... le premier Verdi semble s'essayer à toutes les ficelles du drame sanglant et terrible. Au V^e siècle, la ville d'Aquilée près de Rome, (au nord de l'Adriatique) fait face aux invasions des Huns et à la superbe conquérante d'Attila (basse). Ce dernier, cruel et barbare en diable, refuse toute entente pacifique avec le romain Ezio (baryton) ; c'est pourtant le romain qui a l'étoffe du héros, patriote face à l'ennemi étranger (« Tu auras l'univers, mais tu me laisses l'Italie » / une déclaration qui soulève l'enthousiasme des spectateurs de Verdi, et de tous les patriotes, à quelques mois de la Révolution italienne...)

SYNOPSIS

Au I : Attila marche sur Rome, mais frémit devant l'Ermite dont il a rêvé la figure... cependant que parmi les vaincus, Foresto (ténor) rejoint la fière Odabella (soprano) qui entend se venger des Huns, arrogants, victorieux...

Au II : Attila défie Ezio qui proteste vainement ; tandis que, coup de théâtre, Odabella déjoue la tentative d'empoisonnement d'Attila par Foresto : elle épouse même le vainqueur Attila...

Au III : Odabella qui n'en est pas à une contradiction près, se repend, rejoint Foresto et tue son époux Attila, tandis que les troupes romaines menées par Ezio, le sauveur, attaquent les Huns...

Sans vraiment de profondeur encore, ni d'ambivalence ciselée, (cf la manière avec laquelle, les épisodes et les situations se succèdent au III), les personnages d'Attila ne manquent pas

cependant de noblesse ni de grandeur voire de noirceur trouble (comme Attila, dévoré par les songes et les rêves au I, préfiguration des tourments de Macbeth). La protagoniste ici est une femme, soprano aux possibilités étendues digne d'Abigaille (Nabucco) : ample medium, belcanto mordant, à la fois raffiné et sauvage (une préfiguration du personnage rugueux, ardent de Lady Macbeth ?),...

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 30 septembre 2023. BEETHOVEN / SCHUBERT. Orchestre National du Capitole de Toulouse, Marek Janowski (direction).

Pour son concert d'ouverture, l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** a mis les petits plats dans les grands en invitant, pour la première fois dans la Ville rose, le grand chef polonais **Marek Janowski** (83 ans !). Et c'est à un programme 100 % symphonico-germanique que le public toulousain est convié, avec une exécution de la *Première Symphonie* de **Ludwig van Beethoven** et de la *Neuvième Symphonie* de **Franz**

Schubert (dite "La grande").

Et tout semble dit dès les premières mesures de l'*Adagio* inaugural : l'Orchestre National du Capitole de Toulouse – même s'il n'a pas chômé pendant l'été avec des concerts donnés au festivals de Colmar, Berlioz (La Côte Saint André), Ravel (St Jean de Luz) et Enesco (Bucarest) – est dans une forme olympique ! Sonorité, couleurs, performances individuelles des solistes (cordes et petite harmonie) se conjuguent avec bonheur dans un premier mouvement à la dynamique fougueuse, au phrasé contrasté s'appuyant sur des appuis rythmiques bien marqués (ah les timbales !...). L'*Andante* fait preuve de tout le *cantabile*, le lyrisme et la sérénité qu'il réclame, tandis que le *Menuetto* emporte l'adhésion par son relief et son agogique juste et adéquat. Enfin, le *Finale* – brillant et allègre sous la battue très précise de **Marek Janowski** – met en avant la réactivité de l'orchestre et la précision des attaques de cordes.

Après une pause, c'est à cet autre monument symphonique que la phalange occitane s'attaque, la *Neuvième Symphonie* de Schubert, écrite entre 1825 et 1826 et créée en mars 1839 au Gewandhaus de Leipzig sous la direction de Félix Mendelssohn. Sous la baguette du chef polonais, l'orchestre affirme une énergie triomphale et une vitalité qui emporte tous les auditeurs d'une **Halle aux grains** remplie jusqu'aux derniers rangs des étages latéraux. L'ONCT se montre majestueux en ouverture de l'*Allegretto*, avec le mœlleux des cors, le velouté du hautbois, la subtilité de tous les vents. Le *Scherzo* est conduit avec une dynamique de contrastes qui éclate dans les magnifiques couleurs et sonorités des cordes et des vents : les rythmes et l'ampleur que l'orchestre donne à l'ouvrage schubertien irradie. Et la pulsation intense et profonde d'humanité imprimée par Janowski nous emporte jusqu'à l'embrasement fantastique d'un des plus beaux *Finale* de l'histoire de la musique. En fin connaisseur, le public

toulousain ne s'y trompe pas et lui fait un triomphe... de même que les instrumentistes visiblement sous le charme également !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle aux grains, le 30 septembre 2023. BEETHOVEN : Première Symphonie ; SCHUBERT : Neuvième Symphonie. Orchestre National du Théâtre du Capitole, Marek Janowski (direction). Photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Marek Janowski dirige la 9ème Symphonie de Schubert (Dresde, 2020)

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 septembre au 8 octobre). BIZET : Les Pêcheurs de perles. A. C. Gillet, M. Vidal, A. Duhamel, J. F. Setti. Thomas Lebrun / Victorien Vanoosten.

C'est par un spectacle on ne peut plus "traditionnel" dans sa réalisation – certains s'en réjouiront quand d'autres s'en offusqueront... – que s'est ouvert la saison 23/24 du **Théâtre du**

Capitole, avec comme titre *Les Pêcheurs de perles* de **Georges Bizet**, confiés aux soins du chorégraphe **Thomas Lebrun**, directeur du Centre chorégraphique national de Tours. La danse s'y retrouve naturellement extrêmement présente, pour ne pas dire omniprésente, au travers de 12 talentueux danseurs issus du **Ballet du Capitole** (6 hommes et 6 femmes) qui alternent, voire mélangent, des figures issues du ballet classique et de la danse traditionnelle indienne. Ils sont, à l'instar de tous les protagonistes du drame, vêtus de costumes variés et colorés imaginés par **David Belogu**. Pour le reste, la production offre à voir des décors simples et orientalisants, une grande structure de bambous réalisée par **Antoine Fontaine**, plongée dans les lumières la plupart du temps bleutées réglées par le magicien-éclairagiste **Patrick Méeüs**. Une mise en scène "classique" à souhait qui vise à traduire le plus explicitement possible la naïveté sans apprêt du livret de Cormon et Carré, conventionnel, certes, mais moins inepte que l'on ne le décrit parfois. La direction d'acteurs pêche ici cependant trop souvent, et entre l'opéra "de papa" et le *Regietheater*, il doit bien exister une "solution" intermédiaire ?



Les deux grands habitués de leurs rôles, **Anne-Catherine Gillet** en Leïla et **Alexandre Duhamel** en Zurga, suscitent toujours le même enthousiasme. La première possède les moyens idéaux de son personnage, avec son solide soprano lyrique, capable d'ampleur et de puissance, tout en sachant aussi alléger, les vocalises de la fin de l'acte 1 ne lui posant par ailleurs aucun problème. Mieux, elle termine sa cavatine du II ("*Comme autrefois*") par une superbe cadence, émise comme dans un rêve. De son côté, Alexandre Duhamel est un Zurga idéal : timbre sonore qui se projette, avec radiance et sans excès, de beaux phrasés, une louable énergie rythmique et un registre grave sans faille. Le Nadir du haute-contre français **Mathias Vidal** est plus problématique, à l'instar de son Nemorino rennais en juin dernier : pas plus le répertoire romantique français que le *bel canto* italien ne semblent être dans ses cordes (vocales), avec un chant heurté qui manque par trop de legato, et un jeu "névrotique" qui finit par lasser. Quand on est dans les 2 ou 3 meilleurs chanteurs dans son répertoire de prédilection (le chant français du XVIIIe), autant continuer

d'y briller plutôt que de décevoir dans d'autres, non ?... Rien à redire, en revanche, sur le Nourabad de la basse française **Jean-Fernand Setti**, auquel il prête autant son impressionnante stature que ses imposants moyens. Il retient également l'attention par son traitement vestimentaire, avec son costume rouge vif aux larges épaulettes montantes, son collier à plusieurs étages de perles, son sceptre en forme de cobra et son visage peinturluré en vert !

En fosse, le jeune chef français **Victorien Vanoosten** et l'**Orchestre National du Capitole de Toulouse** parviennent sans mal à exhaler toutes les fragrances de cette magnifique partition, et à en faire palpiter le phrasé, sans que la tension ne se relâche jamais. Saluons également la prestation du chœur maison qui, s'ils souffrent au cours de la soirée de quelques petits décalages, n'en délivrent pas moins un superbe « *Sur la grève en feu* ».

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 26 septembre au 8 octobre). BIZET : Les Pêcheurs de perles. A. C. Gillet, M. Vidal, A. Duhamel, J. F. Setti. Thomas Lebrun / Victorien Vanoosten. Photos © Mirco Magliocca

VIDEO : Christophe Ghristi présente « Les Pêcheurs de perles » au Théâtre du Capitole

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (TNP), le 27 septembre 2023. « Age of Content » par (LA)HORDE-Ballet national de Marseille

Ils sont arrivés comme une décharge électrique sur la scène du TNP de Villeurbanne, à la 20ème Biennale de la Danse de Lyon. Avec « *Age of Content* », le collectif (LA)HORDE-Ballet national de Marseille (co-dirigé par Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel) signe une œuvre qui agit comme un miroir tendu à notre époque, un miroir qui ne se contente pas de refléter, mais qui transforme, déconstruit et réinvente. Ce spectacle est une vraie expérience, une immersion totale dans le flux incessant de notre ère numérique.

Dès les premiers instants, le ton est donné. La scénographie, d'une esthétique industrielle et épurée, nous plonge dans un univers à la fois familier et déroutant. Au milieu de ce décor minimaliste, un objet trône : une voiture grandeur nature, télécommandée, qui devient le premier actant du spectacle. Ce n'est pas un simple accessoire, c'est un symbole de notre rapport à la technologie, une extension de nos désirs et de nos conflits. Comme le décrit une critique, ce véhicule incarne notre obsession pour les systèmes-objets qui nous

dépassent tout en nous servant. Les danseurs et danseuses, vêtus de survêtements fluorescent aux reflets clinquants – une référence assumée aux icônes de la culture *pop* et des réseaux sociaux –, investissent l'espace avec une énergie brute. Ils se battent, s'approprient la voiture, s'y suspendent, s'y allongent dans des poses dignes des tableaux de la Renaissance, mais rejouées à l'ère des *influenceurs*. La chorégraphie est une logique d'optimisation corporelle où chaque geste est exécuté avec une efficacité redoutable, une précision quasi mécanique.

La structure du spectacle est conçue comme un flux de contenus, une succession de tableaux qui s'enchaînent sans transition, à l'image de notre pratique du *doomscrolling*. Chaque scène est un monde en soi, un fragment de notre réalité virtuelle. Le deuxième tableau est un véritable coup de génie : les danseurs deviennent des avatars, des personnages de jeux vidéo hyperréalistes comme *Grand Theft Auto* ou *Les Sims*. Leurs mouvements, saccadés, répétitifs et parfois bloqués dans des boucles (des « *Glitches* »), sont d'une précision et d'une justesse confondantes. On y voit une exploration fascinante de la porosité entre le corps organique et l'incarnation numérique, une réflexion sur la manière dont les machines et les interfaces modèlent nos gestes les plus intimes.



Plus tard, le spectateur est confronté à une représentation clinique et pourtant captivante de la sexualité en ligne. Ici, *(La)Horde* aborde le sujet sans moralisme ni vulgarité, mais avec un regard d'anthropologue. Les corps s'emmêlent, s'entrechoquent dans une symphonie de mouvements pelviens qui questionne notre rapport à l'intimité à l'ère du *porno* en ligne. Mais le moment qui marque véritablement les esprits, c'est l'apothéose finale. Sur la musique enivrante et hypnotique de Philip Glass, notamment « *The Grid* », la compagnie entière se lance dans une transe collective. C'est une explosion de couleurs, de sourires figés et de danses virales, un « *TikTok Jazz* » qui condense avec une intelligence jubilatoire la course à la *dopamine* qui caractérise notre époque. Ce final est une véritable comédie musicale de l'ère numérique, où l'on reconnaît des bribes de chorégraphies venues des quatre coins du monde, des *clips* de Lucinda Childs aux danses de Jérôme Robbins, en passant par les *trends* les plus populaires du moment. Cette satire brillante est bien plus qu'une simple parodie : c'est une réflexion sur la standardisation des désirs et sur la manière dont les réseaux

sociaux nous transforment en une horde, certes, mais une horde connectée par une même énergie vitale...

**CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (TNP), le
27 septembre 2023. « Age of Content » par (LA)HORDE-Ballet
national de Marseille. Crédit photographique (c) Blandine
Soulage**